

L'EMANCIPATEUR

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE-REVOLUTIONNAIRE

(Chaque collaborateur est responsable de ses articles)

ADMINISTRATION

ERNEST NOËL, en Bende Ampsin

ABONNEMENTS

2.00 fr. pour 10 numéros
Étranger : 3.00 fr. pour 10 numéros

RÉDACTION

CAMILLE MATTART, rue du Ruisseau, 68
Flémalle-Grande

Le Droit à la Vie

Par le fait même de sa naissance, chaque être a le droit de vivre et d'être heureux. Ce droit d'aller, de venir librement dans l'espace, le sol sous les pieds, le ciel sur la tête, le soleil dans les yeux, l'air dans la poitrine, — ce droit primordial, antérieur à tous les autres droits, imprescriptible et naturel, — on le conteste à des millions d'êtres humains.

Ces millions de déshérités auxquels les riches ont prix la terre — notre mère nourricière à tous — ne peuvent faire un pas à droite ou à gauche, manger ou dormir, jouir en un mot de leurs organes, satisfaire leurs besoins et vivre, qu'avec la permission d'autres hommes; leur vie est toujours précaire, à la merci des caprices de ceux qui sont devenus leurs maîtres.

Ils ne peuvent aller et venir dans le grand domaine humain sans, à chaque pas, rencontrer une barrière, sans être arrêtés par ces mots : n'allez pas dans ce champ, il est à un tel; n'allez pas dans ce bois, il appartient à celui-ci; ne cueillez pas ces fruits, ne pêchez pas ces poissons, ils sont la propriété de celui-là.

Et s'ils demandent : Mais alors, nous autres, qu'avons-nous donc ? Rien, leur répondra-t-on. Vous n'avez rien — et, tout petits déjà, au moyen de la religion et des lois, on aura façonné leur cerveau pour qu'ils acceptent sans murmure cette criante injustice.

Les racines des plantes s'assimilent le suc de la terre, mais le produit n'en est pas pour vous, leur dit-on. La pluie vous mouille comme les autres, mais ce n'est pas pour vous qu'elle fait croître les récoltes, et le soleil ne rayonne que pour dorer des blés et mûrir des fruits dont vous ne goûterez pas.

La terre tourne autour du soleil et présente alternativement chacune de ses faces à l'influence vivifiante de cet astre, mais ce grand mouvement ne ce fait pas au profit de toutes les créatures, car la terre appartient aux uns et pas aux autres, des hommes l'ont achetée avec leur or et leur argent. Mais par quels subterfuges, puisque l'or et l'argent sont contenus dans la terre avec les autres métaux.

Comment se fait-il qu'une partie du tout puisse valoir autant que le tout ?

Comment se fait-il, s'ils ont acheté la terre avec leur or, qu'ils aient encore tout l'or ? Mystère !

Et ces forêts immenses ensevelies depuis des millions de siècles par des révolutions géologiques, ils ne peuvent les avoir achetées, ni en avoir hérité de leurs pères puisqu'il n'y avait encore personne sur la terre ! C'est à eux tout de même, car, depuis les entrailles de la terre et le fond de l'océan jusqu'aux plus hauts sommets des grands monts, tout leur appartient. — C'est pour que celui-ci puisse donner une dot à sa fille que ces forêts ont poussé jadis; c'est pour que celui-là puisse donner un hôtel à sa maîtresse que les révolutions géologiques ont eu lieu. — Et c'est pour qu'ils puissent sabler le champagne que ces forêts se sont lentement converties en houille.

Mais si les déshérités demandent : Comment ferons-nous pour vivre si nous n'avons droit à rien ? Rassurez-vous, leur répondra-t-on : les possédants sont de braves gens, et pour peu que vous soyez sages, que vous obéissiez à toutes leurs volontés, ils vous permettront de vivre, en échange de quoi vous devrez labourer leurs champs, leur faire des habits, construire leurs maisons, tondre leurs brebis, émonder leurs arbres, faire des machines, des livres; en un mot, leur procurer toutes les jouissances physiques et intellectuelles auxquelles ils sont seuls droit. Si les riches ont la bonté de vous laisser manger leur pain, boire leur eau, vous devez les en remercier infiniment, car votre vie leur appartient en même temps que le reste.

Vous n'avez le droit de vivre qu'avec leur bon plaisir, et à condition que vous travaillerez pour eux. Ils vous dirigeront; ils vous regarderont travailler; ils jouiront des fruits de votre labeur, car ils y ont droit. Tout ce que vous pouvez mettre en œuvre dans votre production leur appartient également. Alors qu'eux, nés en même temps que vous, commanderont toute leur vie — toute votre vie vous obéirez, alors qu'ils pourront se reposer à l'ombre des arbres, poétiser au murmure de la source, revivifier leurs muscles dans les ondes de la mer, retrouver la santé dans les sources thermales, jouir du vaste horizon sur le sommet des montagnes, entrer en possession du domaine intellectuel de l'humanité et converser ainsi avec les puissants semeurs d'idées, les infatigables chercheurs de l'au-delà — vous, à peine sortis de la première enfance, vous devrez, forcés de naissance, commencer à trainer votre boulet de misère, vous devez produire pour que d'autres consomment, travailler pour que d'autres vivent oisifs, mourir à la peine pour que d'autres soient dans la joie.

Alors qu'ils peuvent parcourir en tous sens le grand domaine, jouir de tous les horizons, vivre en communion constante avec la nature et puiser, à cette source intarissable de poésie, les plus délicates et le plus douces sensations que l'être puisse ressentir, — vous n'aurez pour tout horizon que les quatre murs de vos mansardes, de vos ateliers, du bagnon ou de la prison; vous devrez, machine humaine dont la vie se réduit à un acte toujours le même, indéfiniment répété, recommencer chaque jour la tâche de ca veille, jusqu'à ce qu'un rouage se brise en vous, ou qu'usés et vieillissants, l'on vous jette au ruisseau comme ne procurant pas un bénéfice suffisant.

Malheur à vous si la maladie vous terrasse, si, jeunes ou vieux, vous êtes trop faible pour produire au gré des possédants. — Malheur à vous si vous ne trouvez personne à qui prostituer votre cerveau, vos bras, votre corps, vous roulez d'abîme en abîme; — on vous fera un crime de vos haillons, un opprobre de vos tiraillements d'estomac, la société entière vous jettera l'anathème et l'autorité, intervenant la loi à la main, vous criera : Malheur aux sans-gîte, malheur à

qui n'a pas à un toit pour abriter sa tête, malheur à qui n'a pas un grabat pour reposer ses membres endoloris, — malheur à qui se permet d'avoir faim quand les autres ont trop mangé, malheur à qui a froid lorsque les autres ont chaud, malheur au vagabond, malheur aux vaincus ! — Et elle les frappera pour s'être permis de n'avoir rien, alors que les autres ont tout. — C'est justice, dit la loi. — Cela est un crime, répondrons-nous, cela ne doit pas être, cela doit cesser d'exister, car cela n'est pas juste.

G. ETIÉVANT.

Errico Malatesta

Nous sommes heureux d'apprendre à nos camarades et lecteurs que notre ami Malatesta vient d'être acquitté par la cour d'assises devant laquelle il vient de passer.

La popularité de notre camarade est tellement grande en Italie que les juges ont reculé devant une condamnation. Aussi, nous tenons à féliciter Malatesta, mais d'une façon qui lui sera plus agréable que de banales félicitations, c'est en suivant le bel exemple de courage et d'énergie qu'il nous donne.

L'EMANCIPATEUR.

Dictature ou Liberté ?

Capitalisme : désordre, iniquité, crime. Anarchie : harmonie parfaite, ordre social intégral. Telles sont deux formes d'état social en présence desquelles nous devons nous situer.

La première société bourgeoise plus au moins agonisante ? dont l'individu écrasé, broyé entre ses rouages désuets mais oppressifs, en supporte chaque jour les chocs de plus en plus meurtriers; l'autre, citée de l'avenir, le communisme-anarchiste, dont la gestation peut être lente et laborieuse, mais source de joie, de réel bonheur de vivre, d'épanouissement complet de l'homme.

Comment se fera le passage d'un état social à l'autre ?

La crainte des lois, le poids de la morale, le millénaire esclavage et la cynique exploitation de l'homme par l'homme ont fait de ce dernier un véritable automate, que nos bourgeois décadents ont en plus contaminés de toutes leurs tares de jouisseurs morbides. Aussi, indéniablement, y a-t-il dans la masse, absence de pensée, impuissance de réflexion, manque de virilité, quasi totale inconscience. Car malgré les velléités insurrectionnelles, les actes révolutionnaires qui surgissent timidement un peu partout, il est facile de voir que les causes en sont un trop grand mécontentement, du aux terribles conditions économiques ou se sont acculés les gouvernants par cinq ans de destruction systématique, plutôt qu'une conscience subitement, spontanément éclose.

Voir ce qui est, ne pas se leurrer, n'est pas en faire peser toute la responsabilité sur les déshérités de la vie, les éternels exploités, ainsi que sur les réels déchets sociaux qui existent, ne le nions pas. Les fouetter pour les réveiller, leur crier la vérité pour secouer leur apathie et faire éclore un

peu de conscience, tout en profitant du désarroi actuel, voilà, il me semble notre travail : besoin de tout homme qui sent et vibre pour une vie meilleure et libre.

Mais avec la généralité de mentalités si peu éduquées, si peu conscientes, comment, je le répète, concevoir le passage de l'abjection et du désordre capitaliste à une communisme libertaire, ordonné et harmonique ou seuls la *conscience* de l'individu, la *raison* de chacun doivent suffire à l'équilibre social, à l'entente entre les hommes.

Les socialistes, les néo communistes se targuant d'un matérialisme historique, infaillible d'après eux, se confinent dans les mêmes errements que tous les gouvernements passés et actuels. Partisans de l'autorité, ils prétendent que pour instaurer le communisme il est nécessaire de conduire dictatorialement les masses prolétaires. Et les théoriciens marxistes ont facile à faire prévaloir une telle nécessité auprès des masses ignares et plus encore chez les prolétaires organisés. Ne doit-on pas, disent-ils, organiser la production et assurer une équitable répartition. Ne faut-il pas lutter contre l'offensive réactionnaire et empêcher l'invasion de la République communiste une fois ébauchée. Et de ceci découle naturellement un pouvoir fort, une dictature de fer pour que soit l'existence du communisme, l'émancipation du peuple.

Pensez vous que ce peuple séculairement privé d'initiative ne comprend pas mieux ces arguments d'essence autoritaires que tous nos principes de Liberté? Voyons! la liberté octroyée à tous en période révolutionnaire : aux inconscients, comme aux conscients, aux bourgeois comme aux prolétaires, aux parasites comme aux travailleurs, mais ce serait folie!!

Or, nous, tout en ne répudiant pas toute violence, nous ne voulons aucun État. Nous rejetons tout centralisme, toute hiérarchie despotique. Nous savons trop ce que signifie Pouvoir, quelque étiquette qu'il prenne, quelque drapeau qu'il déploie : c'est la main mise au collet de l'individu, son étranglement indiscutable. Aussi à la conquête du Pouvoir, les anarchistes ont toujours opposé la conquête du Pain et de la Liberté. Seulement une révolution anarchiste ne se réalise pas du jour au lendemain sur le terrain économique et encore moins vite au point de vue cérébral : transformation essentielle. Aussi avec les avortons physiques, intellectuels et moraux, avec les anormaux et dégénérés de toutes les classes, il serait insensé de croire pouvoir en un tour de main, créer de la vie bonne, saine, et belle pour toute l'humanité.

Je sais que parmi nous, il en est qui, par leur tempérament optimiste, toujours prêts à discerner les moindres vellétés de conscience se manifestant dans les masses, sont portés à les voir capables de réaliser, de suite, des plus belles choses. Je le désire autant qu'eux, mais ne nous luerrons pas. Révolution ou pas révolution il y a outre le prolétariat conscient? la grande masse amorphe qui compte également dans le poids de la balance et que ne pouvons pas escamoter dans un tour de passe-passe : elle existe.

Vais-je conclure en disant que nous devons employer à l'instar des communistes autoritaires des méthodes disciplinaires, des mesures coercitives pour la ramener à la raison et la conduire bon gré, mal gré vers son propre bonheur? Non, car nous serions comme l'a dit Malatesta en contradiction avec nous-mêmes. Laissons ce travail aux dictateurs, ce qui nous permettra de mieux constater encore la nocivité de la dictature du ou sur le prolétariat.

Pourtant ne devons nous pas être effrayés en pensant à ce que la liberté octroyée a si peu de raison, a si peu de conscience peut produire d'actes insensés, de chaînes de frénésie jouisseuse : il est certain que chez beaucoup ce sera autre que de la liberté, mais bien de la licence conduisant à toutes les exagérations, à tous les excès non seulement inutiles, mais souvent dangereux et capables d'en désabuser beaucoup. Malgré que nous sentions qu'il en sera ainsi, inébranlables, restons anti-autoritaires ; évitons de tomber dans les mêmes travers, d'épouser les mêmes erreurs

de tous ceux qui ne peuvent croire résoudre la question sociale sans réclamer obéissance et passivité à l'individu.

L'autorité, la rigidité d'un code, les sanctions qu'elles qu'en soient leur nature, ne peuvent rien pour assurer l'ordre. Et quoique disent et fassent les partisans d'une forme autoritaire quelconque, ils créeront tout : de la mésestime, des heurts, des antagonismes, des luttes stériles hormis la solidarité humaine, l'ordre réel.

Par contre si l'ordre (?) créé artificiellement par toute *dictature*, naît le désordre, bourdonnement inévitable de tout autoritarisme, du désordre libertaire, du chaos peut-être du début, naîtra inéluctablement avec le temps, l'ordre vrai et durable parce qu'il sera le résultat d'une libre entente entre tous les hommes.

FERNAND.

Ballades Rouges

—0—
LA GRÈVE

Eh! bien, oui, ça y est la grève et pour de bon! L'on est las de trimer, de périr à l'ouvrage pour toujours ne gaver qu'un ventre de patron. Eh! bien, oui, ça y est, la grève; allons courage!

Courage, car étant dur de vivre avec notre paye, il nous sera plus dur de vivre sans être payé. Courage, car les marmots vont crier qu'ils ont faim; courage, car la femme voudra qu'on trouve du pain.

Parce que nous sommes nés un jour dans la misère, l'on veut nous exploiter, nous flétrir et nous tuer. L'oiseau a droit de vivre, de voler, de chanter, et nous, hommes, il nous faut aux maîtres de la terre mendier le maigre droit de souffrir, de crever.

Debout! les camarades, la terre n'est pas à eux; ils n'ont pu acheter le tout avec leur or, attendu que leur or n'est qu'un peu de ce tout, et s'ils les possédaient ils n'auraient plus l'or qui eût servi à payer ce tout.

Debout! les camarades; mais pour qui ces soldats, pour qui tous ces fusils qui reluisent au soleil; va-t-on faire défiler ces automates au pas pour fêter d'une révolte le trop juste réveil.

Mais non tous ces apprêts déguisent un guet-apens; l'on devine que du plomb pèse dans les cartouchières. Voudrait-on fusiller : nous, nos femmes, nos enfants?

Mais qui êtes-vous donc? N'êtes-vous pas des frères? N'êtes-vous donc pas aussi des ouvriers comme nous, n'avez-vous pas vos pères, vos mères parmi nous autres; n'avez-vous pas des femmes et peut-être des mômes qui pourraient tomber sous vos coups?

Alors, bien sûr que vous n'allez certes pas servir les patrons contre nous. Alors, sûr, vous êtes las du joug des galonnés qui posent au martyr, qui la font au héros. Alors bien sûr, les gars, vous avez fait comme nous, vous vous êtes mis en grève. Pourquoi, aussi bien qu'eux, ne serions-nous pas maîtres et ne sauriez-vous pas casser la gueule aux chefs?

EMILE BANS.

La grève d'Ougrée Marihaye

Elle dure toujours la grève à cette société et rien ne fait prévoir la fin du conflit.

Poussée par le comité national, une délégation avait demandé à être reçue par la direction; mais personne, ne se faisait d'illusion sur les résultats de cette démarche. C'était plutôt pour prouver au comité national et pour montrer aux camarades de charleroi qui au congrès syndical, demandaient où on en était avec la grève, que la direction d'Ougrée Marihaye est une de plus réactionnaire qu'on rencontre dans le monde capitaliste. C'était aussi pour renseigner l'opinion publique.

Avant de partir en grève les ouvriers étaient allés onze fois en délégation, les patrons voulaient faire huit victimes, mais comme ils avaient peur de généraliser le mouvement, ils consentirent à

n'en plus faire qu'une et ils désignèrent un ouvrier qu'ils disaient être un allemand. Or précisément, celui qu'ils qualifiaient d'allemand, était un belge invalide de guerre.

Après ce choix imbécile d'un bouc émissaire et comprenant, pour un moment, la réprobation que ne manquerait pas de déchaîner leur geste, en raison du chauvinisme cultivé dans « Le Peuple » depuis l'armistice, consentirent à ne pas faire victime le pseudo-allemand et dirent on choisira trois victimes, mais ce sera trois sectionnaires.

Et ce fut la grève.

Si les résultats de la délégation ne donnent pas satisfaction au comité national sur le but que poursuivent les patrons, et si l'opinion publique n'est pas éclairée, c'est qu'ils sont bien difficiles. Si les grévistes, étaient obligés de reprendre le travail, aux conditions édictées, ce serait le plus formidable soufflet qui aie jamais été appliqué aux ouvriers. Ces conditions sont les suivantes : les soixantes anciens délégués ne seraient plus reconnus par les patrons, les huit victimes (y compris le pseudo-allemand) sont maintenues, tous les condamnés au cours de la grève et les maris des femmes condamnées seraient victimes, ceux qui ont suivi des jaunes et qui sont signalés seraient jugés par la direction, on ne pourrait faire aucun reproche à un jaune.

Pour la reprise du travail les patrons choisiraient ceux qui rentreraient les premiers. Une partie reprendrait le travail immédiatement, une autre partie dans un mois ou deux et les autres on ne sait quand. Comme les surveillants mineurs font grève aussi, on ne manquerait pas non plus de faire un triage parmi eux. Le comité de grève, les assemblées des métallurgistes et des mineurs à Seraing et l'assemblée des mineurs de Flémalle ont repoussé à l'unanimité ces propositions draconiennes.

Comme on le voit, c'est une guerre à mort entre le capital et le travail; ce que les patrons veulent c'est détruire l'organisation syndicale qui bien que ne représentant qu'une force composée de plus d'inconscients que de conscients leur fait quand même peur. Que serait-ce si une bonne fois les inconscients voulaient s'éduquer?

Ils le pourraient cependant. N'ont-ils pas à leur disposition tout ce qu'il faut pour cela; journaux éducatifs, livres et brochures. Mais ils sont encore trop imprégnés des plaisirs malsains; alcool, jeux de hasard, danses, etc.

Néanmoins nous continuerons le dégrassement des cervaux et le jour où les esprits seront libérés, nous ferons la dernière grève, celle qui renversera patrons et gouvernants.

C. MATTART.

Brisons les Idoles

Avec les jésuites il ne peut y avoir de paix dans les états.

PAPE CLÉMENT XIV.

Lors de l'inauguration à Ampsin d'un monument aux soldats morts pour la patrie, nous étions là quelques copains et moi, distribuant des tracts antireligieux, notamment : « L'Église auteur et profiteur de la guerre » (1).

Comme bien l'on pense cela n'eût pas l'heur de plaire aux jésuites, et, le dimanche suivant, leur journal de Huy publiait un article intitulé (propagande impie et bête), dans lequel les jésuites trouvent que c'est une vilénie perfide que de profiter d'une manifestation de reconnaissance aux morts, pour distribuer un odieux petit papier, qui est outrageant pour la majeure partie des manifestants, qui respectent l'église cette sœur inséparable de la patrie, etc.

Disons tout d'abord que le titre est par trop flatteur car être traité de bête par un Théophage c'est recevoir un brevet d'intelligence.

Les jésuites ont peut-être raison, quand ils affirment et c'est tout bonnement renversant, que beaucoup de gens respectent encore l'église, l'église qui n'est que le symbole de toutes les turpitudes, de tous les crimes, l'église qui a torturé Gallilée, pour avoir dit que la terre tourne.

L'église qui a brûlé Jean Huss pour avoir dénon-

cée sa simonie et stigmatisé les vices du clergé, l'église qui a tué Ferrer parce qu'il voulait arracher le peuple à l'abrutissement et à l'ignorance, parce qu'il attaquait la superstition espagnole dont vivent grassement les moines et les soudards de tout acabit, parce qu'il voulait faire de l'enfant un être conscient et libre, au lieu d'en faire un croyant résigné et abêti (2), l'église qui a fait arracher la langue au chevalier de la Barre et fait mettre à mort ce jeune adolescent pour avoir refusé de saluer une procession. L'église qui pour donner aux hérétiques un avant goût des tourments que Satan leur réserve dans l'autre monde, n'hésitait pas lorsqu'elle était au pouvoir à employer les procédés suivants :

La victime avait la plante des pieds exposée sur un buché ardent ; ou bien on la introduisait à l'aide d'un entonnoir dans la bouche de 6 à 12 litres d'eau, on la montait au plafond à l'aide d'une poulie et on la laissait retomber brusquement pour lui disloquer les membres ; on lui versait du plomb fondu dans la bouche ; on lui donnait des lavements d'huile brouillante ; on lui arrachait les yeux de leurs orbites et on versait du sel à la place ; on arrachait les seins avec des tenailles rougies au feu ; on gonflait le condamné à l'aide d'un soufflet jusqu'à le faire crever ; on lui arrachait la langue, le nez, les oreilles, les ongles ; on l'épilaient lentement ; on lui coupait les membres un à un ou on le dépeçait tout vivant, on le clouait sur une planche garnie de clous ; on l'empalait ; on l'écartelait ; on le privait d'air, de sommeil, de nourriture, d'eau ; on le flagelait ; on le rouait ; on lui faisait éclater les os des pouces, des bras, des jambes, en les serrant dans divers instruments à l'aide de vis de vis ; on lui mettait sur la tête des cercles de fer rougis au feu ; on lui versait de la poudre à canon dans la bouche et on l'enflamait (3).

Quand on prétendu patriotisme de l'église on est fixé, et si le sabre et le goupillon marchent toujours de pair, si de tous les temps ces deux terribles fléaux ont été étroitement unis dans une même œuvre d'abrutissement et de crime, on sait que les catholiques sont avant tout les soldats du pape, qu'ils nous gouvernent au nom d'un étran-

LES BONS JUGES

I

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? questionna le magistrat plein de dégoût.

L'accusé se leva. C'était un pauvre homme, s'appelait Alexandre Chamoiseau. Il avait un crâne rond comme une coupole, des cheveux plus tordus et plus tenaces que des plantes pariétaires et deux oreilles pointues de fauve. Sa face ocreuse portait dans ses crevasses camuses, le stigmate de tous les vices. Sa voix sorti rauque, entre les deux énormes poings qu'il éleva de colère contre ses pommettes.

— J'ai à dire que je suis innocent !

L'avocat général haussa les épaules. Un sourire courroucé remua parmi le public. On trouvait de l'audace à ce bandit. N'y avait-il pas eu assez de preuves ? On était d'avis que l'insolence seule de la dénégation méritait le baigne.

— Je suis innocent beuglait-il toujours.

— Voyons, fit le président avec humeur, nous nous y connaissons mieux que vous ! Exposez-nous quelque chose de net. Il est tard. Notre temps est précieux.

Il carressait d'un regard enivré les lampes rougeâtre, et, par les vitres, le ciel de mai qui bleuisait si doucement qu'on était forcé d'aimer la vie. Il pensait à Chiquette, sa passion, — une jeune personne qui avait été muse.

— Monsieur le président, dit l'avocat général, permettez-moi de résumer mon réquisitoire en interrogeant le prévenu. Je crois que cela ira plus vite.

Le président acquiesça d'un geste. L'avocat général montrait un profil aigu comme un quart de lune, un front, un nez, un menton convexe et tranchant : et son visage s'avançant vers le visage mou du meurtrier, on croyait voir s'enfoncer une hache pâle dans une vieille souche.

ger, avant de servir les intérêts de leurs pays, les catholiques servent d'abord les intérêts du vatican, en France par exemple, ils ont prêché à mainte reprise la désobéissance aux lois non approuvées par le pape.

Et après cela, les social-patriotes vous dirons que la religion est une affaire privée.

ERNEST NOËL.

(1) En vente à « l'Idée Libre », 1.75 fr. le cent. André Lorulot, Conflans Onerine, Seine et Oise.

(2) Pourquoi l'église a tué Ferrer, 1.75 fr. le cent. Même adresse.

(3) Barbarie allemande et barbarie universelle, d'André Lorulot, 5.75 fr. le volume. Même adr.

La Patrie

D. — Pourtant, il faut bien conserver une armée pour défendre la patrie ?

R. — Assez de prétextes comme cela pour maintenir les armées permanentes ! Telle que l'entendent les gouvernants bourgeois, la patrie n'est qu'une misérable fumisterie.

D. — Tu n'es donc pas patriote, toi ?

R. — Moi, je suis un sans patrie.

D. — Comment cela ?

R. — C'est bien, simple : Patrie signifie patri-moine ; moi je n'ai pas de patrimoine puisque je ne possède rien ; par conséquent, je n'ai pas de patrie.

Bien mieux ; mon père possédait, lui, dans son village, un petit patrimoine, c'est-à-dire une maisonnette et quelques terres. Un dimanche, des hommes, des *messieurs* venu du chef-lieu du canton, lui ont tout vendu, même les meubles. C'est à partir de ce jour qu'il a été obligé de venir s'engager comme homme de peine dans la fabrique de M. Braconnier, à raison de 2.25 fr. par jour. A cette époque j'avais 12 ans et j'étais l'aîné de six enfants, mais tant que je vivrai je n'oublierai jamais ce triste et néfaste jour. Oui, on est venu brutalement prendre à mes parents leur morceau de patrie, et ceux qui sont venus n'étaient pas des français, des allemands ou autres qu'on nomme étrangers, mais les envahisseurs, les

— Accusé, commença-t-il, où est la veuve Madeleine Lebon, domiciliée au lieu dit la Croix-de-Saint-Jules, et disparue depuis trois mois ?

— Est-ce que je sais, moi ! grogna l'homme.

— Accusé, déduisit le procureur, vous êtes prévenu de l'avoir assassinée et dépecée en quatre-vingt-dix-sept morceaux. Si vous ne parvenez pas à nous expliquer où elle se trouve, c'est une présomption contre vous.

— Est-ce que vous me l'aviez donnée à garder ? demanda brutalement le misérable.

Un long murmure houla parmi les assistants. Tant de grossièreté révoltait leur délicatesse. Quelques poings justement indignés se dressèrent, secouant une malédiction sur l'immonde brute.

— Continuons, poursuivis le défenseur de la société. Que faisiez-vous le 3 février dernier, à sept heures un quart du matin, trainant votre énorme sac devant la porte de la veuve Madeleine Lebon ?

— Je voulais savoir si elle n'avait pas des os à me vendre, répliqua le monstre.

Ce cynisme épouvantable fut souffleté. Toute l'assistance sauta sur les bancs, griffant l'air épais et la fumée des lampes, et cria sinistrement.

— A mort !

Le président souriait à ce tumulte, les jurés sentaient en eux se réjouir leur conscience tonifiée par la loyauté magnifique de la foule, une émotion généreuse s'élevait.

— Bien, fit l'avocat du ministère public avec sa voix coupante. La question est tranchée. Pourquoi votre sac était-il plein de chair humaine ?

La foule hurlait toujours. Chamoiseau civilisé de colère, se retourna vers elle et lui cria dans le visage : tas de salops !

La clameur redoubla, il la vainquit :

— Ce n'était pas de la viande humaine (une

voleurs, étaient bel et bien des richards de notre pays, de notre patrie, de la Belgique.

D. — Quelle conséquence retires-tu de cette histoire ?

R. — Celle-ci : Pour moi, mes amis, mes compagnons, mes frères, ce sont les pauvres de partout, et mes ennemis ce sont les richards, les nobles, les prêtres, en un mot les détenteurs de la richesse sociale et tout les oppresseurs de conscience, en n'importe quel lieu ils se trouvent.

D. — Cependant il me semble que la patrie existe quand même ?

R. — Non, les riches qui chantent et font chanter le patriotisme sur tous les tons s'en fichent comme de leur conscience, ce qui n'est pas peu dire. Pour eux, c'est l'endroit où les capitaux rapportent les plus gros dividendes.

Lorsqu'il y a quelques milliers de francs à rançonner en plus au-delà des frontières, c'est vite fait : sans souci des intérêts de la patrie, ils transportent leur industrie en France ; mais plus souvent en Espagne, en Allemagne, en Russie, etc. Et ce qu'il y a de plus curieux et de plus instructif pour la classe ouvrière, c'est de voir les gouvernements de ces pays mettre des soldats au service des capitalistes « étrangers » pour les défendre contre les travailleurs « nationaux ».

LÉON TROCKET.

Le catéchisme du Conscrit-Socialiste 1897.

Amay

—o—

Un bon débarras

Enfin on commence à nous débarrasser d'une chose dont la vue seule nous soulevait de dégoût. L'autorité militaire viens de faire enlever un de ses monstres en acier qui se trouvaient sur la place communal d'Amay et qu'ont y avaient placé dans le but d'augmenter le chauvinisme (si possible) déjà bien grand pourtant de notre population.

Maintenant que le premier est parti, nous nous demandons à quand le second, car il y en a deux de canons. Après l'horrible boucherie, la com-

dame de l'aristocratie s'évanouissait), c'était du bœuf, du cheval, des rognures...

— Cette assertion est contredite par les experts, fit le procureur avec calme. Ils ont prouvé que vous trainiez ainsi de la chair humaine, et calculé, que, pour avoir réduit la veuve Lebon en des lambeaux de ce volume et de ce poids, vous deviez l'avoir divisée à peu près en quatre-vingt-dix-sept morceaux.

Quatre dames de la bourgeoisie perdirent le sentiment. Le président menaça de faire évacuer la salle.

L'avocat de l'accusé qui, depuis longtemps, semblait abandonner la partie, intervint pourtant alors, et déclara d'une voix morne :

— Mon client étant passé auparavant par l'hôpital de la Charité, nous avons admis la possibilité, d'une mystification de carabins. Personne ne l'écoula. Les cris « A mort ! » comme des faux, sciaient l'air. Le procureur se hâta de conclure.

— La veuve a disparu. On vous a vu à sa porte. Vous étiez chargé de débris humains. En dépit des dénégations trop naturelles que vous opposez à nos preuves, nous sommes forcés par la logique de ces trois faits de prononcer votre culpabilité. Malgré l'abrutissement cynique où vous avez toujours vécu, je ne me crois pas autorisé à permettre l'indulgence au tribunal, à vous soustraire à la peine capitale. Je la réclame donc, espérant que, si les hommes n'ont pu vous pardonner, Dieu le fera.

Il se rassit. Le président allait annoncer l'ouverture de la délibération.

Alors, on entendit un bruit à l'entrée de la salle.

II

On entendit un grand bruit à l'entrée de la salle. Ensuite une femme, que les huissiers ne pouvaient pas retenir, à qui les gardes faisaient en

mune d'Amay décida de planter le symbolique arbre (dit arbre de la liberté) au milieu de ses deux canons, mais le pauvre arbuste ne vécut pas et on ne su à quoi attribuer sa mort.

Comment aurait-il pu vivre placé entre ses deux monstres cracheurs de mitraille, entre ses deux semeurs de mort.

Le conseil communal (composer d'une majorité socialiste) ne pourrait-il pas faire le nécessaire pour faire enlever le second le plus vite possible et le mieux serait de les transformer en machines agricoles si nécessaire à l'humanité. Nous anarchistes, crions bien haut notre dégoût de ces instruments de massacre et travaillons à édifier la société fraternelle où les armes auront disparu à jamais.

UN RÉVOLTÉ.

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ !

La crise sévit, permanente,
Les sans-travail sont légion
Et toujours la misère augmente
Le crime en sa contagion.
Sus le ventre des faméliques
Les repus dansent, triomphants ;
Et la morale évangélique
Dit au peuple : tais des enfants.

Fais des enfants, mère débile !
Car il en faut pour les charniers.
On les couche, là-bas, par file.
— O l'horreur des rouges chantiers ! —
Le riche te dit : femme enfante ;
Il faut à sa lubricité
L'appât de la vierge innocente
Qu'on souille avant la puberté.

Le prêtre en sa creuse faconde.
Le soudart aux galons sanglants,
Vont te répétant : sois féconde,
Fais des enfants, fais des enfants.
L'exploiteur dit : pourvois l'usine,
— Pour que la rente monte encore —
Fais-nous de la chair à machine,
Ta fécondité, c'est de l'or.

vain les gros yeux, que les avocats s'épuisaient sans effet à tirer par sa robe, une femme en gris, rouge et grasse, essoufflée, et qui riait si fort qu'elle allait roulant et chancelant comme dans l'ivresse, une énorme femme bouleversée de joie, pénétra dans le prétoire, trébucha, titula vers la barre, regarda le prévenu en hurlant d'allégresse, le président en pleurant de bonheur, et cria à la foule : me voilà !

C'était la veuve Madeleine Lebon.

Les assistants se dressèrent et se pressèrent. Toutes les dames évanouies revinrent à elles. Un immense étonnement mugissait. Chacun contemplait l'assassinée. Elle se tordait toujours de rire devant Chamoiseau qui la considérait avec hébété. Un tumulte de stupeur, d'hilarité, de rage, de folie, remuait la salle comme un tremblement de terre.

— Accusée... cria le président avec colère.

Il se reprit, il se corrigea :

— Femme Lebon...

Il s'interrompt encore, il chercha comment apostropher l'intruse et ne trouva que ceci :

— Inconnue, je vous intime de vous asseoir, de nous déclarer votre indemnité, et de faire cesser cette scène scandaleuse.

— Quoi donc, dit-elle, je suis Madeleine Lebon toute la ville me remet bien, mes quatre-vingt-dix sept morceaux sont toujours collés les uns aux autres ! Laissez ce pauvre homme tranquille et que tout ça soit fini !

— Cela est louche observa le procureur de la République.

C'était aussi l'avis du président.

Il fit rétablir le silence par ces huissiers. Puis il conseilla b'un air sévère :

— Femme Lebon. n'augmentez pas la gravité de votre situation. Jurez d'éclairer la justice et de dire toute la vérité.

Elle sauta en l'air. Elle avait été bouchère dans

Peuplez le bain et les casernes,
Et que grouillent les déclassés.
Peuplez lupanars et tavernes,
Faites de la chair à baisers.
Donnez nous la bonne, câline,
Qui paraît n'y devoir toucher :
Et le lardon, courbant l'échine
Sous l'étrivière, sans broncher.

O gueux ! multipliez sans trêve.
Afin que si les travailleurs
Lèvent l'étendard de la grève
Nombreux viennent les supplanteurs.
Qu'aux temps des révoltes farouches
Les balles des fils, bien en plein,
Frappant, aillent clore les bouches
Des pères réclamant du pain.

Procréez, vile multitude,
Soyez nombreux comme fourmis ;
Et, ployant sous la servitude,
Plus pauvres, soyez plus soumis.
Nous étayons notre puissance
Sur vos prolifiques amours ;
Peuple, croupis dans l'indigence,
Il nous reste encore de beaux jours :
ADOLPHE BALLE.

Souscription en faveur du journal

Report fr. 300.65.

Pour qu'on ne fasse pas de monument à Amay 5.00. Le vieux braconnier 4.00. Voss J. P. 5.00. Michel 2.50. Pour que mes gants ne se trouvent plus en voyage 5.00. Pour que le condom remplace la mitrailleuse 5.00. Le boîteux 50.00. H. Beulers 1.25. Lepage 2.00. V. Rouselle 1.50. Total fr. 381.90.

Prière de signaler toute erreur ou omission.

Réunions

Le groupe de « L'Emancipateur » se réunira le dimanche 28 août à 2 h. chez Bourlet, rue Sualem, à Jemeppe (Liège). Causerie par un camarade.

Tous y sont cordialement invités.

sa jeunesse : elle était énergique, joyeuse et forte en gueule. Elle cria :

— Voyons, mon président, ne vous fichez pas de nous. Vous vous êtes trompé, voilà tout. Avouez le et que ça finisse. Il n'a rien fait, ce pauvre homme !..

— Vous lui témoignez bien de l'intérêt, remarqua le président.

— C'est très louche réqéta le procureur de la République.

C'était aussi l'avis du président. Il ordonna à la veuve de s'asseoir au banc des témoins, lui fit prêter serment, et commença de l'interroger dans les formes.

— Que faisiez-vous le 3 février dernier, à sept heures du matin tandis que ce misérable (il désignait Chamoiseau) trainait devant votre seuil un sac débordant de chair humaine ?

— Je n'étais pas dans le sac, dit la veuve.

Puis elle se mit à se taquer sur la gorge, sur les hanches, sur les omoplates, sur les reins ; et elle criait en même temps :

Mon président je vous assure que le compte y est ! Il ne manque rien ! Et ça tient, je vous certifie que ça tient ! Voulez-vous tâter ?

La foule se crevait de rire. Le président, tout pâle (car un souvenir singulièrement précis de Chiquette le visitait), mais pourtant digne, interrompit :

— Accusée, je vous conseille de ne pas vous moquer d'avantage de la justice !

A ce mot, l'avocat général bondit de son banc, et, assénant tour à tour, sur le prévenu idiot de joie et sur la veuve que les questions étranges du tribunal commençaient à interloquer, son regard qui avait la lueur froide et le tranchant d'un couperet, il déclara :

— Je n'abandonne point la cause !

La foule applaudit, il continua :

— Il ne me paraît plus possible, à vrai dire, de

A LIRE

« Le Bulletin Libertaire », revue mensuelle, 60 centimes le numéro. S'adresser à Ernestan, café du Cygne, Grand'Place, Bruxelles.

« De Baanbreker », paraissant tous les 8 jours (en flamand), 10 centimes le numéro. S'adresser à J. Stroobants, rue de Diest, 201, Louvain.

PENSÉES

Si la vérité réjouit les esprits sains, elle est insupportable aux malades.

PROUDHON.

« On fut indigné, en vertu de cette haine que, provoque l'avènement de toute idée, parce que c'est une idée, exécration dont elle tire plus tard sa gloire, et qui fait que ses ennemis sont toujours au dessous d'elle, si médiocre qu'elle puisse être. »

G. FLAUBERT.

Mais la notion du respect est établie, comme toutes les autres par les majorités. Mais il y a quelque chose de plus fort que l'opinion, c'est la vérité. Mais il y a quelqu'un de plus fort que tous les hommes, c'est un homme libre.

ERNEST CŒURDEROY.

On peut se procurer le Journal chez

Ledoux, rue des Pitteurs, 47, Liège.

Praillet, aux Awirs (Engis).

Ernest Noël, en Bende Ampsin.

Flor. Rousselle, r. d'Orange, 51, Jemeppe S/M.

Thiriard, rue Ferdinand Nicolay, Ougrée.

Pour la Propagande

Une bonne brochure de propagande « Manifeste aux Travailleurs des villes et de la campagne » est mise en vente au profit du journal.

Cette brochure de 16 pages coûte 10 centimes l'exemplaire. 5 francs le cent franco.

Tous voudrons nous commander cette brochure et la diffuser.

Imp. J. Vandoren, r. des Chevaliers, 59, Louvain

soutenir que la veuve Lebon ait été dépecée en quatre-vingt-dix-sept morceaux. Mais de plus sombres mystères restent à éclaircir.

Qu'a fait la veuve Lebon pendant les trois mois de son absence ? Et qu'était-ce que cette chair humaine colportée par le sinistre bandit que nous avons sous les yeux. Car chair humaine il y avait : sans quoi nos experts se seraient trompés !

Il s'arrêta. Une émotion infinie frémissait dans le public. On voyait partout des prunelles hagardes, des langues pendantes, des oreilles tendues. Les lecteurs de romans feuilletons, dans l'ombre bleue, se tenaient à beux mains le cœur.

De deux choses l'une, reprit l'accusateur.

...Il faisait jaune, les lampes fumaient, les vitres s'attristaient de ténèbres. Une dame nerveuse, qui apercevait des assassins dans les coins cria :

— Ou bien le prévenu Alexandre Chamoiseau et la prévenue veuve Lebon ont assassiné en commun le produit d'une faute exécrable et clandestine ; ou bien il font partie d'un complot stupide et malfaisant pour ridiculiser la Justice. « L'avenir nous dira si Chamoiseau et la veuve Ledon doivent être jugés sous prévention d'infanticide ou de propagande anarchiste : en tout cas, notre amour de la société nous contraint de les retenir à ce double titre.

« Je demande un supplément d'enquête ».

La foule acclama avec irénésie, tandis que le président regardait avec douleur l'heure de rendez-vous manqué à sa montre, et que la veuve Lebon effarée, protestait de son puissant psuman.

III

L'enquête eut lieu.

A la session suivante, Madeleine Lebon fut condamnée à dix ans de réclusion et Chamoiseau aux travaux forcés à perpétuité, pour s'être foutus de la Justice.

A. THIERRY.